



GRATUIT

Nov.
Déc.
2017

SN1142-9216

LA CHRONIQUE DE JULIEN VEDRENNE

(Re)lire Maj Sjöwall et Per Wahlöö

De 1965 à 1975, les auteurs suédois Maj Sjöwall et Per Wahlöö, par l'intermédiaire de leurs dix ouvrages de la série « Roman d'un crime », ont chamboulé les codes du genre. Les éditions Rivages ont réédité la série à partir de 2008. Chaque roman bénéficie d'une préface d'un écrivain de renom (dont le regretté Henning Mankell pour le premier), qui explique en quoi ils ont été importants pour eux et pour la littérature. Il est juste dommage que les premiers volets soient simplement présentés dans une traduction révisée à partir de l'anglais (puisque avant Millénium on traduisait des traductions...). Les derniers le sont dans une traduction du suédois de Philippe Bouquet, et l'on ne peut que s'en réjouir. Il est curieux de noter que ce couple d'écrivains qui ne cachait pas ses sympathies communistes a d'abord été influencé par l'Américain Ed McBain et son « 87^e District » en montrant la *vraie* vie d'une équipe de policiers qui sont faillibles et ont des faiblesses. L'enquêteur principal, Martin Beck, contemporain de leur époque, officie à Stockholm. Les deux premiers romans auxquels on s'intéresse dans cet article – *Roseanna* et *L'Homme qui partit en fumée* – ont bien des points en commun, ce qui est d'autant plus intéressant que dans le premier, la victime est une touriste américaine en Suède et que, dans le deuxième, il s'agit d'un journaliste suédois en Hongrie : de part et d'autre du Mur de Berlin, le crime possède la même facette, semblent nous dire Maj Sjöwall et Per Wahlöö. Dans les deux cas, l'équipe de Martin Beck se confronte à un assassinat (une jeune femme puis un journaliste sportif), se doit de résoudre certains faits à distance (la petite ville suédoise de Motala pour le premier roman, Budapest, en Hongrie, pour le second) même si il y a à l'origine trajet jusqu'au lieu du crime supposé, et Martin Beck se voit épaulé par des enquêteurs externes (Ahlberg et Kafka pour *R.* et Szluka pour *LHQPEF*) avec pour chacun la même estime pour leur travail méthodique, mais fastidieux. Alors que dans *R.* le corps est présent, mais l'identité de la victime est une énigme, dans *LHQPEF*, la victime est connue, mais le corps est absent ! Comme

Suite page 3

LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

FRENCH PULP ET LA MALLE AU TRESOR

Revival des anciens polars fleurant bon le saucisson, la Gauloise et les p'tites pépées ? Nathalie Carpentier « vingt ans d'édition, diplômée de l'Université d'Assas en droit et sociologie politique » ex-galeriste, épouse et collaboratrice « d'un ancien secrétaire général du Fleuve Noir » puis directrice après son mari d'une agence spécialisée en droits audiovisuels, fan de « littérature de gare », était désolée de voir tant de bouquins oubliés. Comme le bon vin, certains romans se sont bonifiés avec le temps, pourquoi ne pas les ressortir en version numérique ? Elle démarché les auteurs encore vivants, ou les ayants droit, pour obtenir les autorisations d'édition « en totale exclusivité, sans à-valoir, avec trois types de contrats : papier, audiovisuel et numérique ». Cela lui permet, dit-elle dans un article du Monde, « de démarrer avec une collection numérique qui en quelques mois compte plus de 188 titres ». French Pulp est née. Au départ, la maison d'édition devait faire du numérique où les lecteurs retrouveraient, par exemple, les meilleurs titres de papes de la SF, de l'angoisse et du polar des années 1950 à 1980 qui écrivaient à tour de bras pour les collections du Fleuve Noir comme la fameuse « Spécial-Police » dont les couvertures de Michel Gourdon ont marqué les esprits : Georges-Jean Arnaud (en vedette), Peter Randa, Pierre Nemours, André Lay, Jean-Pierre Ferrière, Brice Pelman, Claude Joste, mais aussi des transfuges de la « Série Noire » comme Francis Ryck ou Pierre Lesou ou de « Un Mystère » comme Michel Lebrun et Gilles-Maurice Dumoulin. La numérisation et sa commercialisation étaient-elles suffisantes ? Après un an de flottement, French Pulp et ses soixante-deux auteurs

représentant un fonds potentiel de plusieurs milliers de titres passe à l'édition papier en créant sept collections : « Fictions Grands Romans », « Polar », « Anticipation », « Espionnage », « Érotique », « Angoisse&Gore », et « Les Féroces ». Dans cette dernière catégorie sont ressortis d'excellents titres comme *L'Affaire Pauline Dubuisson* de Serge Jacquemard et *L'Affaire Weidman* par Philippe Randa publiés à l'origine dans l'historique « Crime Story » de Fleuve Noir (une mine) mais aussi un portrait du tortueux collabo Joinovici sans oublier celui de Mata Hari par Philippe Collas, arrière-petit fils de Pierre Bouchardon, le juge qui la condamna à mort et lui-même auteur de fantastiques récits judiciaires. Tournant résolument le dos au *vintage*, French Pulp développe au contraire des maquettes très graphiques aux rouges et noirs dominants. L'éditrice pense que le point d'équilibre des ventes se situe à mille cinq cents exemplaires par livre. « En quelques semaines, les premiers volumes de « La Compagnie des Glaces », la plus vaste saga de science-fiction jamais écrite (quatre-vingt-dix-huit volumes par G.-J. Arnaud) ont déjà atteint mille deux cents exemplaires. Le polar contemporain n'est pas oublié : l'éditrice semble miser beaucoup sur Jacques Saussey découvert par « Les Nouveaux Auteurs », une maison d'édition avec *pool* de lecteurs populaires et travaillant beaucoup avec Prisma Presse (Femme Actuelle, Geo). Autre auteur actuel : Jérémy Bouquin dont les romans (dont du sexe) étaient jusqu'à présent auto-édités.

L'éditrice a-t-elle trouvé un trésor ? En tout cas, elle s'est engouffrée dans ce vide béant de l'exploitation des titres épuisés, dont la calamiteuse opération gouvernementale ReLIRE est le symbole. ReLIRE consistait à numériser (sauf avis contraire de l'auteur ou des ayants droits s'ils avaient la chance d'être prévenus de la manœuvre) les exemplaires de la BnF et à les commercialiser grâce à la société FeniXX, sous l'aimable gérance de la Sofia. French Pulp est sur un bon créneau. Et sa boulimie en trois ans d'existence (trois poches et deux grands formats chaque mois seraient prévus), n'est pas sans rappeler le rythme d'inédits des anciennes collections populaires. Ah ! L'écurie d'auteurs de « Spécial-Police » chez Fleuve Noir dont Frédéric Dard conduisit la phalique et nationale





locomotive nommée San Antonio ! Ah ! Les auteurs estampillés 100% français, issus de milieu populaire avec des parcours de petits boulots, et une bibliographie alignant cent, deux cents, et même trois cents titres ! Et tout ça pour des LECTEURS ! Désormais tout a changé : seules deux créatures machos popu (San Antonio et SAS) semblent survivre. Car, nous le savons tous, dans le monde actuel de l'édition populaire, le lecteur est en fait une LECTRICE. French Pulp, pour ces rééditions de polar des années 1950, s'attaque donc à un pari fou : reconquérir un public mâle. Et ce sera sans doute grâce au public femelle.

Michel Amelin

En bref... En bref... En bref...

Goat Mountain, de David Vann. Ed. Gallmeister. Alors qu'ils arrivent sur leur territoire de chasse en pleine montagne Californienne, un grand père, son fils, son petit-fils de 11 ans et un ami surprennent un braconnier. Parmi ces hommes tendus vers « la joie et la promesse de tuer », c'est le gosse, par ailleurs narrateur, qui appuie sur la détente. Ce drame effrayant ruine la partie de chasse au cerf et provoque une rupture entre les protagonistes qui se déchirent sur la suite à donner. Le style original de David Vann, incisif et très économe en verbes, accentue l'aspect sauvage de cette tragédie brutale aux échos bibliques et aux résonances primitives. (Réédition)

Jean-Paul Guéry

Suite de la page 1

toujours, depuis Georges Simenon, tout est affaire de détails. Les deux romans se caractérisent par une lenteur diabolique, et un recoupage tout aussi lent d'indices. Les enquêteurs ont les yeux injectés de sang à cause de leur fatigue. Ils transpirent et ne cessent de se moucher. Ils ont des rapports quasiment inexistantes avec leur famille (la femme désabusée de Martin Beck diffère de celles de Jules Maigret en adoration pour son mari ; dans les deux romans, un policier sacrifie ses vacances). Véritable travail sociologique, cette œuvre est un témoignage saisissant de l'époque pour une Suède aux portes du Bloc de l'Est en pleine guerre froide. *LHQPEF* en est une parfaite synthèse. Martin Beck part en Hongrie à titre officieux sur l'insistance de l'ambassade suédoise de Budapest. Il ne cessera de se sentir surveillé et comprendra par là-même ce que ressentent les suspects de la police lors de leur filature. Il se confrontera aux méthodes de la police locale, mais aussi à la doctrine communiste (il n'y a pas de trafic de drogue en Hongrie, on laisse ça aux Occidentaux). R. met plus en avant l'évolution de la moralité avec une jeune femme de ses mœurs libres. Mais ce qui surprend c'est l'unité de ton et l'approche humaine. C'est peut-être pour ça que les romans n'ont pas pris une ride et continuent de très bien fonctionner ! Aujourd'hui que le monde retrouve une certaine bipolarité, ces romans n'en sont qu'encore plus d'actualité...

Julien Védrenne

En bref... En bref... En bref...

J'ai toujours aimé la nuit, de Patrick Chamoiseau. Sonatine. La dernière nuit de garde d'Eloi, commandant de police à Fort-de-France, tourne au cauchemar quand il est pris en otage par un ancien militaire martiniquais rescapé d'Irak et d'Afghanistan. L'homme, passablement allumé, raconte comment il s'est autoproclamé archange exterminateur des vermines de l'île, pour assainir la société martiniquaise gangrénée par le vice, l'argent et la drogue. Dans ce huis clos exceptionnel, les talents d'écrivain et de conteur de Patrick Chamoiseau transforment cet angoissant monologue du tueur en petit bijou littéraire, truffé de références et de savoureuses digressions. (Réédition)

Jean-Paul Guéry

ANCIENS NUMEROS

Il reste quelques exemplaires des numéros (*liste imparfaite*) 17 à 34, 53 à 76, 78 à 188. -> **Le lot d'une centaine d'anciens numéros : 10 € (chèque à l'ordre de Jean-Paul Guéry au siège du fanzine...)**

LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

Italie... mais pas que...

On ne vous parlera pas que d'Italie, ce serait lassant pour vous, mais force est de constater qu'il y a encore de bonnes choses italiennes sorties...

Nous avons découvert **Gianni Bondillo** en 2013 avec *Le Matériel du tueur* chez **Métaillé**. Ce n'était pas son premier roman traduit, deux autres étaient parus chez Joëlle Losfeld, que nous n'avons toujours pas pris le temps de lire. Bondillo, donc, et son inspecteur Ferraro que nous retrouvons en ce début d'automne, toujours chez **Métaillé**, toujours traduit de main de maître par Serge Quadruppani – même s'il faut bien confesser que ce jugement n'est porté qu'à la lecture de la version française, votre chroniqueur ne sachant même pas commander un café en italien. Ferraro, donc, qui dans *Le Charme des sirènes* se retrouve aux prises avec la mort par balles, fusil à lunettes, d'un mannequin lors de la *fashion week* de Milan. C'est l'émoi, c'est compliqué et, vous vous en doutez, Ferraro est complètement étranger à ce monde. Mais il sera aidé par sa fille, jeune ado complètement fascinée par ce milieu, dont les conversations lui seront d'un grand secours, par Mimmo, ami d'enfance et de quartier, qui est de l'autre côté de la loi, et d'un duo de femmes à qui il ne peut rien refuser. Moins noir et moins brillant que son roman précédent, *Le Charme des sirènes* reste quand même d'excellente facture. Bondillo brille par ses personnages, sa vision du monde et sa langue si riche par moment.

Changement de pays, et de registre, avec *Les Doutes d'Avraham*, le troisième roman de **Dror Mishani**, qui sort en poche ces mois-ci et nous plonge en Israël. C'est la première enquête pour Avraham, son personnage récurrent, promu à la tête de la section des homicides. Il n'est pas trop à l'aise, non pas qu'intellectuellement il n'en soit pas capable, mais c'est un homme qui doute, tant au travail que dans sa vie personnelle. La construction est particulièrement bien faite, entre enquête et parcours de l'une des victimes, sur un sujet difficile de femmes violées. Mishani excelle sur la psychologie des personnages, avec une mention particulière sur la femme brisée du roman, et c'est du bel ouvrage, comme à l'accoutumée.

Nous finirons par un autre roman israélien malheureusement assez passé inaperçu, *Le Testament de Jaffa* d'**Avner Mandelman**. Suite à l'assassinat de son père, David Starkman, ancien membre des forces spéciales israéliennes, ayant lâché son poste et son pays, se voit contraint d'y retourner. Le bien étrange



testament de son père, avec sa clause lui demandant de monter une pièce de théâtre subversive ayant été jouée en 1946, va l'emmener sur des territoires inconnus. C'est un roman particulièrement dense, noir, historique, érudit et politique, qui revient avec finesse sur « les années 1930 où tout s'est dessiné et les années 1940 où tout s'est joué ».

Christophe Dupuis

Gianni Bondillo *Le Matériel du tueur* (trad. S. Quadruppani), **Métaillé**.

Gianni Bondillo *Le Charme des sirènes* (trad. S. Quadruppani), **Métaillé**.

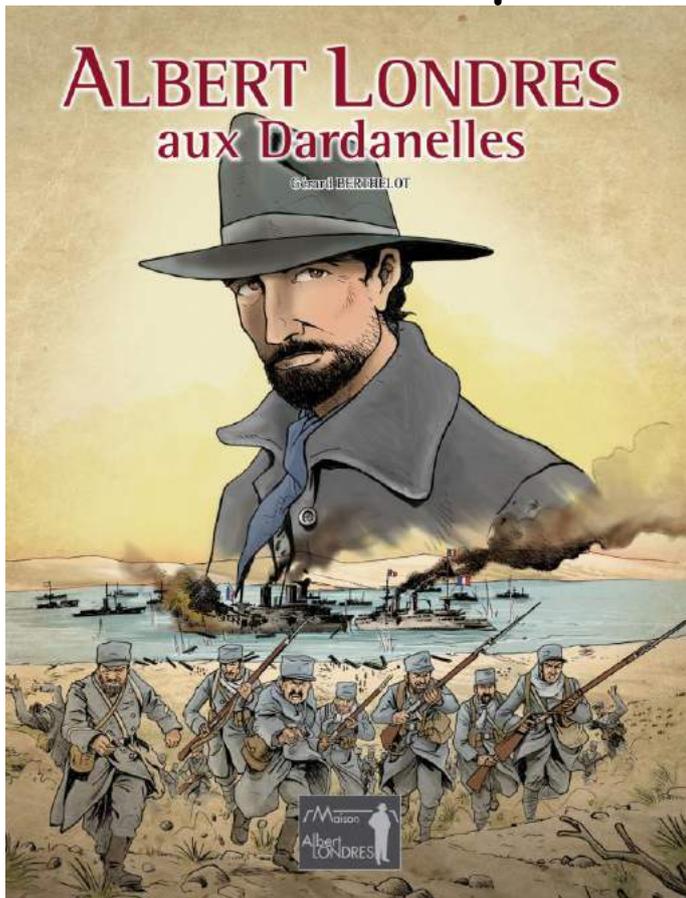
Dror Mishani, *Les Doutes d'Avraham*, (trad. L. Sendrowicz), **Points**

Avner Mandelman, *Le Testament de Jaffa*, (trad. J.-L. DeFromont), **Liana Levi**



Y'A PAS QUE LE POLAR DANS LA VIE ...

La nouvelle BD de Gérard Berthelot est disponible



En 1915, alors que la guerre est dans une impasse sur les fronts européens, les Alliés décident de forcer les détroits menant à la mer Noire. Commencée comme une ambitieuse opération navale, la campagne des Dardanelles se transforme bientôt en une impasse stratégique. Un tel événement ne pouvait laisser insensible Albert Londres, rendu célèbre par ses articles sur le martyre de la cathédrale de Reims, quelques mois plus tôt. Dès le mois de mars 1915, il se rend en mer Égée, d'où il observe et rend compte de ce qui deviendra l'un des plus lourds fiascos de la guerre. Témoin de ces batailles improbables, en mer comme sur terre à Gallipoli, le grand reporter donne la pleine mesure de son talent.

Dans les dernières pages de l'album, un dossier donne quelques précisions historiques sur le contexte politique, ainsi que sur les lieux et personnages fréquentés par le grand reporter lors de son séjour aux Dardanelles.

On peut commander cette excellente BD directement chez l'auteur par mail graphic.impact@anadoo.fr ou par téléphone (02 41 57 16 17).

17 € port inclus et dédicace garantie...

Femme de feu de Luke Short (Actes Sud). Popularisé par le cinéma au XX^e siècle, le western a également connu son heure de gloire en littérature et on peut redécouvrir quelques pépites du genre grâce à la collection « L'Ouest, le Vrai » dirigée par le spécialiste Bertrand Tavernier. Ce roman de Luke Short écrit en 1943 et adapté au cinéma par De Toth raconte la guerre sans merci que se livrent des éleveurs dans un coin de l'Utah (États-Unis) en 1870 pour s'assurer l'utilisation des meilleurs pâturages. Parmi les protagonistes, une femme essaie de s'imposer dans cet univers sauvage saturé de violence justifiée par la légitime défense et la loi du talion.

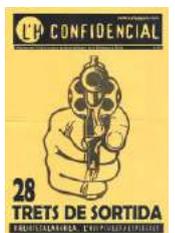
Les Étoiles s'éteignent à l'aube, de Richard Wagamese (10-18). Frank, seize ans, n'avait rencontré son ivrogne de père qu'en de rares et pénibles occasions qui s'achevaient invariablement par une désillusion. Élevé avec amour et convictions par un vieil homme comme lui d'origine indienne, il était devenu un vrai fermier. Mais quand son père à l'agonie le supplie de l'emmener mourir dans la montagne, comme un guerrier, Franck essaie d'être enfin le fils attendu. Chemin faisant le père raconte sa vie... Dans un décor grandiose sublimé par la belle écriture de l'auteur, cet étonnant roman révèle deux personnages hors du commun et la dure réalité des minorités indiennes au Canada.

La Route au tabac, d'Ersine Caldwell. (Belfond). Petits métayers blancs ruinés par la crise de 1929, les Lester meurent littéralement de faim dans leur stérile ferme de Georgie (États-Unis). Des dix-sept enfants du couple, il ne reste plus qu'une fille affublée d'un bec de lièvre et un adolescent. Les autres sont morts ou partis à la ville voisine. Ils sont si pauvres qu'ils en oublient toute considération pour eux-mêmes, toute pudeur et toute dignité. Et dans cet univers rustre, machiste, inculte et totalement immoral, la religion permet presque de justifier des pires abominations. Un puissant roman noir écrit en 1932 sur la fatalité, la misère et la déchéance humaine.

Jean-Paul Guéry

L'H CONFIDENCIAL

N°113 - novembre 2017. *El fanzine del « Club de Lectura de Novel la Negra » de la Biblioteca la Bobila* est un fanzine Espagnol que l'on peut se procurer en écrivant à **Biblioteca La Bobila - Plaça de la Bobila, 1 - 08906 L'HOSPITALET - ESPAGNE**



Martine lit dans le noir

L'Étoile jaune de Léon Sadorski, de Romain Slocombe. Après *L'Affaire Sadorski*, sélectionné en 2016 pour le prix Goncourt et le Goncourt des lycéens, **L'Étoile jaune de l'inspecteur Sadorski** poursuit l'œuvre de dénonciation de Romain Slocombe, infatigable lanceur d'alerte des extrêmes. Montrer l'horreur et l'insoutenable pour mieux les dénoncer, un procédé auquel l'auteur est coutumier. Cette fois encore Romain Slocombe n'hésite pas à frapper fort, tout en précisant d'entrée, ainsi que son éditeur, qu'il ne partage en rien le point de vue du personnage principal. De l'aplomb et de la lâcheté, de la rouerie, du cynisme, Léon Sadorski est un salaud méticuleux, usant de ses prérogatives d'inspecteur aux affaires juives pour parvenir à ses fins et assouvir ses fantasmes quitte à renier demain ce qu'il vénérât hier. L'action se déroule en 1942. Dans quelques semaines, la rafle du Vel d'Hiv emportera des millions de personnes vers un destin funeste. Et Sadorski s'active. Le voilà, en plus, chargé d'enquêter sur un double meurtre.

Grâce à une documentation minutieuse, Romain Slocombe plonge le lecteur dans l'ambiance de ces années. Il nous emmène au cinéma, dans les cafés, dans les transports en commun où les Juifs sont mis à part, désignés, ostracisés. Il donne aussi à entendre la voix, les pensées du personnage principal et l'on reste sidéré à la nausée par l'implacable machination que Sadorski met en place. Les propos sont parfois insoutenables. Romain Slocombe a écrit son livre au présent de l'indicatif, montrant ainsi l'intemporalité d'une menace toujours présente. Il démontre aussi



l'association entre la posture individuelle d'un salaud ordinaire à l'orchestration cynique d'un crime d'État. Et interroge, en filigrane, la question de la responsabilité de chacun : et nous, qu'aurions-nous fait ? Et nous, que ferions-nous ? Comme ses livres précédents, *L'Étoile jaune de Léon Sadorski* est un livre nécessaire. (Robert Laffont, « La Bête noire » – 21,50 € ; 580 p.)

Le Jour d'avant, de Sorj Chalandon. D'un fait divers tragique, le coup de grisou dans la fosse numéro 3 à Liévin, le 27 décembre 1974 qui a fait quarante-deux morts, Sorj Chalandon développe une histoire personnelle complexe. Il s'agit d'une fiction. Une histoire de vengeance. Michel Flavent, à la mort de son père, paysan, est chargé d'un lourd héritage : venge-nous de la mine, lui dit le père, à savoir le frère et le fils aîné. Son personnage principal consacre toute sa vie à cette injonction et entretient le souvenir dans un box de garage secret. Cette histoire le plombe, le hante. La culpabilité le dévore à petit feu. À la mort de son épouse, tout refait surface. La narration se déroule aujourd'hui et quarante ans auparavant.

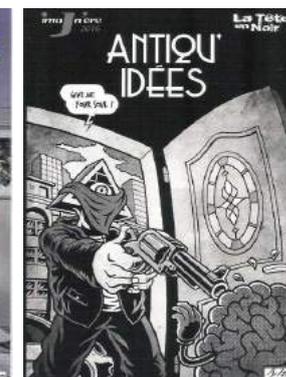
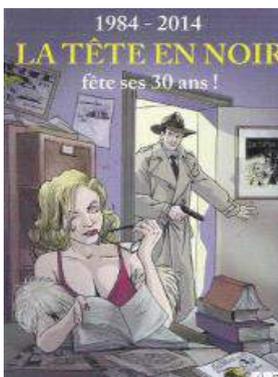
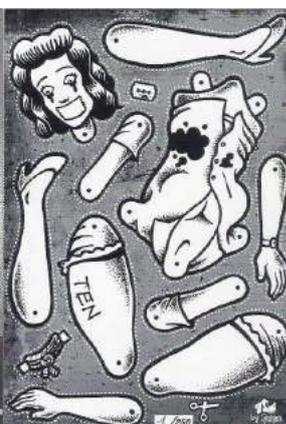
Le Jour d'avant est un livre douloureux qui met en évidence le poids du secret et la culpabilité. Et la solitude. Mais il met en lumière le sort de mineurs, dont le métier n'a pas été toujours vraiment choisi, face à des objectifs industriels qui ont pris les mesures de sécurité à la légère. Sorj Chalandon dédie son livre à la mémoire de ces quarante-deux mineurs qui ont perdu la vie au lendemain de Noël 1974. (Grasset –20,90 € ; 326 p.)

Les Vrais durs, T.C. Boyle. Sten Stenson a beau avoir sauvé la vie de ses compagnons de voyage pris en otage en Amérique centrale, il n'a rien de l'étoffe d'un héros. Il n'aspire qu'à une seule chose : la tranquillité avec sa femme. C'était sans compter sur le dessein de T.C. Boyle, l'auteur des *Vrais durs* qui le flanque d'un fils schizophrène tombé dans les mailles d'une marginale ; celle-ci a pris en grippe le monde entier et en particulier le gouvernement américain. Le fils de Sten, Adam, devient sa proie et bascule dans la folie. Bien malgré lui, Sten va se retrouver confronté à un ennemi beaucoup plus insidieux. À travers cette histoire filiale et dramatique, T.C. Boyle dresse un panorama aussi brutal que désespéré d'une Amérique en proie à la violence sous toutes ses formes. (Grasset – 22 € ; 440 p.)

Martine Leroy-Rambaud

NOS ILLUSTRATEURS ONT DU TALENT

Vous pouvez vous procurer les 8 cartes présentées ci-dessous, signées Gérard Berthelot et Grégor en tirage très limité (250 ex. numérotés) en envoyant 5 €. à **J-P Guéry – La Tête en Noir – 3, rue Lenepveu – 49100 Angers.**

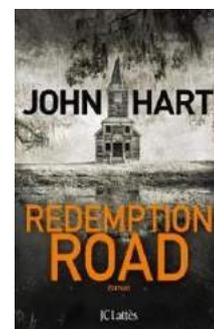


La tête en noir s'expose à la Bibliothèque Municipale d'Angers en janvier 2018

Initiée par notre collaborateur Julien Védrenne jamais à court d'idées, La Tête en Noir sera à l'honneur à la Bibliothèque municipale Toussaint courant janvier. Plusieurs animations seront proposées et vous en saurez plus dans le premier numéro de 2018. D'ores et déjà, sachez que nous sortirons de nos greniers de vieilles mais intéressantes reliques liées à notre fanzine ; qu'un diaporama présentera en continu cent dessins de notre illustrateur historique Gérard Berthelot ; que notre ami Gregor exposera une quinzaine de ses œuvres. Le vernissage de cette exposition consacrée à La Tête en Noir et à son équipe de rédacteurs et illustrateurs aura lieu à l'occasion de La Nuit du polar qui se déroulera le 20 janvier. À cette occasion, en attendant le programme détaillé, se tiendront deux animations-phare : une rencontre avec **Caryl Férey** et **Dominique Sylvain** sur le thème « Polar ethnologique » (Caryl Férey nous parlera *Mapuche, Zulus* et autres *Condor*, tandis que Dominique Sylvain nous emmènera dans des quartiers japonais peu fréquentés par les Occidentaux), et une conférence de Julien Védrenne sur les différences entre polar ethnologique, ethnique, exotique et régional. Bien entendu, l'accès à ces rencontres et à l'exposition est en accès libre. La suite... Au prochain numéro !

Jean-Paul Guéry

Rédemption road, de John Hart. Editions JC Lattès. Pour sauver une jeune fille violée pendant des heures dans un sous-sol, l'inspectrice de police Liz a tué de sang-froid les deux agresseurs. Suspendue par sa hiérarchie, elle essaie de protéger la victime mais la sortie de prison de son ami Adrian, un ancien flic condamné à tort pour assassinat, brouille les cartes. Confrontée à ses propres démons qui la hantent depuis son adolescence, Liz refuse de sacrifier ceux qu'elle aime. Dans ce roman noir aux intrigues denses émerge le très beau personnage de Liz, une femme profondément meurtrie qui se débat seule contre tous pour ne pas sombrer. Formidable !



J-P G

LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRE

Deux polars réjouissants mais lucides parus chez Métailié.

Le premier est italien, milanais plus exactement, c'est **Le Charme des sirènes** de **Gianni Biondillo**. L'inspecteur Ferraro de Milan mène une vie « tranquille », aussi tranquille que possible avec un chef arriviste, une fille ado, et des amis d'enfance dans le Quarto Oggiaro, le quartier compliqué de Milan. Elle va devenir beaucoup moins tranquille quand, bien contre son gré, il est affecté à l'enquête sur l'assassinat d'une top model pendant le grand défilé de mode de la gloire locale et internationale, Varaldi. Hargneux, décidé à haïr tout le monde, il déboule dans ce grand monde milanais comme un chien enragé. Ailleurs, beaucoup plus au sud, Oreste, clodo depuis toujours décide de revenir mourir dans son quartier, le Quarto Oggiaro de Milan. Sur sa route il va rencontrer Aïcha, gamine échouée récemment sur une plage italienne à la recherche de son grand frère installé à Milan, et croiser la route d'un vrai sale con. Et tout ce monde se retrouvera, peut-être, à Milan.



Dès le premier chapitre, la première scène, plusieurs éclats de rire. Le regard de Ferraro (et de **Biondillo** bien sûr) sur le milieu, très artificiel de la mode est sans pitié, sans concession, mais également sans méchanceté gratuite. Il sait y voir la beauté, les souffrances, la fierté du travail bien fait, la férocité des rapports humains, le ridicule et l'affectation, les préjugés (les siens en premier). C'est criant de vérité, et c'est l'illustration permanente de l'existence de deux villes de Milan qui ne se côtoient jamais, ou presque. Celle des riches

et de l'ostentation, et celle de Mimmo, de Ferraro, des familles qui ne trouvent pas de logement, des quartiers où le racisme et l'extrême droite reprennent du poil de la bête. Tout cela en nous faisant rire, en nous émouvant, avec des dialogues magnifiques, et un regard d'une justesse absolue. Certes j'avais deviné avant la dernière page le fin mot de l'histoire, mais ce n'est pas grave, pas grave du tout, tant jusqu'à la dernière ligne ce diable d'auteur m'a amusé, mais aussi ému profondément. Pour résumer, c'est un livre drôle, émouvant, intelligent, pertinent et indispensable.

Le deuxième n'est pas italien mais il pourrait l'être, puisqu'il s'agit de **Loups solitaires** de **Serge Quadruppani**. Pourquoi Pierre Dhiboun, membre des forces spéciales françaises infiltré auprès de groupes islamistes au Mali, revient-il tout d'un coup en France ? A-t-il été retourné ? Et que vient-il faire du côté du plateau des Mille-vaches (pardon, Montagne Limousine) ? Quel rapport entretient-il avec la belle Jane, supposée spécialiste en comportement animal ? Et avec un chirurgien qui préfère s'occuper de ses poules que de retourner à l'hôpital ? Pourquoi des barbouzes tatoués sont-ils à ses trousses ? Mais, surtout, comment des choucas, des abeilles, un âne et un loup vont-ils intervenir là-dedans ? Pour le savoir, une seule chose à faire, lire **Loups solitaires**.

Première évidence à la lecture du dernier ouvrage de **Serge Quadruppani** : il a dû bien s'amuser à l'écrire. Corollaire, le lecteur s'amuse beaucoup à le lire. L'auteur s'amuse avec les mots et les langues, interpelle le lecteur, joue avec ses nerfs, le laisse en plein suspense. Un vrai régal, un vrai feu d'artifice. Il s'autorise tous les excès, se permet de châtier de façon très imaginative et très jouissive les cons surarmés. Il n'épargne ni les élus locaux, installés à coups de petits avantages, ni les grands commis de l'État. Un vrai régal, intelligent en plus, car il peut nous amener à réfléchir à pas mal de choses, de l'invasion de technologies de plus en plus agressives dans nos vies, à la place que nous accordons (de moins en moins) à la nature, en passant par la nécessité, enfin, de ne pas accepter tout et n'importe quoi au nom de notre sécurité, alors qu'il s'agit surtout de la sécurité des intérêts d'un tout petit groupe.

Jean-Marc Laherrère

Gianni Biondillo / Le Charme des sirènes (*L'Incanto delle sirene*, 2015), Métailié (2017), traduit de l'italien par Serge Quadruppani.

Serge Quadruppani / Loups solitaires, Métailié (2017).

Un homme doit mourir, de Pascal Dessaint. (Rivages). Un projet de stockage de matières dangereuses sème le trouble sur la côte landaise, et les experts multiplient les études d'impact pour valider ou non le dossier. Parmi eux, Boris, un jeune naturaliste travaillant pour les industriels hésite à rejoindre le camp des opposants. Tout près de lui, l'arrogant propriétaire d'une immense villa, construite sur la dune au mépris des lois, est confronté à un grave problème et rameute ses amis. La belle forêt des Landes sert d'écrin à cet affrontement de choix de société. Inlassablement, Pascal Dessaint poursuit son combat écologique via de solides romans noirs et militants.

Malheur aux gagnants, de Julien Heylbroeck (Les Moutons électriques). Paris, 1935. Les deux derniers gagnants de la Loterie Nationale ont été assassinés et avant que la malédiction ne fasse fuir les joueurs, l'association des anciens combattants qui gère la diffusion reprend à son compte l'enquête déficiente de la police. Trois anciens de Verdun profondément meurtris dans leurs chairs se lancent dans la bataille. Au-delà de l'intrigue criminelle qui flirte avec le fantastique, l'auteur angevin a particulièrement soigné son évocation très intéressante de Paris et de sa banlieue dans les années 1930 ainsi que ses personnages principaux rescapés de la terrible guerre des tranchées. *(Sur le même ouvrage, lire impérativement l'excellent papier de Jean-Hugues Villacampa dans La Tête en Noir N°186)*

Côté ghetto, de Jill Leovy (Sonatine). Le quartier de Watts au sud-est de Los Angeles est emblématique du problème de la criminalité américaine : quarante pour cent des personnes assassinées sont des hommes noirs. À partir de cette effrayante information, la journaliste Jill Leovy du *Los Angeles Times* a entrepris de décortiquer comment la société américaine a pu en arriver là. Le meurtre terriblement banal d'un jeune noir et l'enquête d'un flic intègre servent de fil conducteur à ce récit mi-roman mi-reportage journalistique. Multipliant les témoignages d'habitants du ghetto mais aussi des policiers du secteur, Jill Leovy livre un passionnant mais terrible constat.

Le Zoo, de Gin Phillips (Robert Laffont, « La Bête noire »). À quelques secondes de la fermeture, une fusillade ensanglante le zoo que visitent Joan et Lincoln, son fils de quatre ans. Dans un réflexe de survie, Joan et le gosse se cachent dans un recoin du zoo pour échapper aux tueurs qui semblent très perturbés. Comencent alors d'interminables heures d'angoisse

nourrie par la présence de ce petit garçon incapable de comprendre l'horreur de la situation mais en même temps très lucide. Ce singulier suspense de Gin Phillips est rythmé par les poignantes scènes de fuite et les dialogues formidables qu'échangent cette mère concentrée sur leur survie et le petit Lincoln.



Comme de longs échos, d'Éléna Piacentini (Fleuve Noir). L'enquête sur l'assassinat d'une jeune femme en instance de séparation et la disparition de son nourrisson de quelques mois désigne rapidement le mari comme le suspect principal. Encore faut-il le prouver ! Le travail de fourmi de la police lilloise oblige à explorer plusieurs pistes, et pendant ce temps-là le bébé reste introuvable. Mais cette affaire réveille le souvenir d'un ex-flic qui avait enquêté vingt ans plus tôt sur un drame similaire. La personnalité dense et sensible des personnages principaux et le style très élégant de l'auteur rehaussent l'intérêt de cet excellent roman d'investigation policière

Jean-Paul Guéry



Artikel Unbekannt dissèque pour vous

L'héritage du serpent : La Princesse de Crève, de Kââ.

1984. *Silhouettes de mort sous la lune blanche*, le premier roman signé Kââ, est publié dans la collection « Spécial-Police » du Fleuve Noir. Quelques mois plus tard, *La Princesse de Crève* paraît à son tour ; même éditeur, même collection... mêmes punitions infligées avec compétence par un tueur gastronome et philosophe. Mêmes succès public et critique. Pourtant, si la première aventure de « Monsieur Cinquante », le héros récurrent et anonyme de Pascal Marignac, bénéficiera de plusieurs rééditions, la deuxième histoire où il apparaît devra attendre plus de trente ans avant de connaître une nouvelle vie.

Incompréhensible ?

Oui et non. Car durant les années 1990, le Fleuve Noir a entrepris de creuser sa propre tombe en se suicidant artistiquement. Ce qui a le mérite d'être original. Un peu comme si Gallimard décidait de ne plus rééditer *Manchette*, voyez-vous. Alors Kââ disparaît, au figuré d'abord, puis, mille fois hélas, au propre en 2002. 2016. Les éditions de La Table Ronde ont la grande idée d'adresser une « carte noire » à l'indispensable Jérôme Leroy. Un an plus tard, l'auteur du *Bloc* et de *L'Ange gardien* dégage un carré noir miraculeux où figure *La Princesse de Crève*. On a failli attendre...

Sans doute le plaisir de se replonger aujourd'hui dans ces troubles années 1980 n'en est-il que plus vif. Sans doute. Mais s'il faut (re)lire *La Princesse de Crève* en particulier, et Kââ en général, ce n'est pas par nostalgie, ou en raison d'un de ces insupportables diktats *vintage* boboisants. Non. Il faut lire et relire Kââ pour la violence, pour l'insolence et pour l'élégance. Une sainte trinité présentée avec un certain panache page 184 : « Tu as des flingues, la meilleure tueuse d'Europe avec toi et une belle automobile. Aussi un joli juge d'instruction qui fait l'amour avec la tueuse qui dit avoir envie de coucher avec toi ».

Ne pas se fier cependant à cette apparente légèreté. Kââ, c'est d'abord des excès épouvantables en tout. Alcool, cigarettes, bonne chère et bonne chair, mais aussi torture et tueries à tous les étages, et parfois tout en même temps ou presque. Avec des audaces formelles assez insensées (voir page 208 cette longue séquence d'un érotisme aussi torride que glaçant, constituée d'une douzaine de phrases consécutives commençant par « Et »), auxquelles répondent quelques scènes proto-gore : « Son ventre, aussi, était une plaie rouge. Dans la mort atroce, elle était très belle. » (p. 251). Kââ fut appelé Corsélien dans une autre vie : séparer les deux

entités aurait autant de sens que de distinguer Éros et Thanatos.

Éros et Thanatos qui dans *La Princesse de Crève* portent à tour de rôle les noms de Michelle Le Troadec et Delphine Van der Hallen. Car si l'auteur ne nomme jamais son tueur « romantique » de protagoniste principal, les

autres personnages sont clairement identifiés. Et du truand Markos au fasciste Francesco di Brighella, en passant par l'avocat Chalins et le sénateur Trapes, il y a dans l'air comme une odeur de charogne. Mais « Monsieur Cinquante » dispose de ses propres broyeurs d'ordures. Le genre de broyeur qui fait des très gros trous...

Reste bien sûr ce titre. Michelle et Delphine sont toutes les deux très belles, très intelligentes et très dangereuses. Mais elles sont deux, et il n'y a qu'une *princesse de Crève*. Difficile dès lors pour l'auteur de conclure sa *road story* sans faire rimer princesse avec tristesse. Et difficile pour le lecteur de rester insensible à cette larme ultime, venant balafrer d'une traînée rosâtre le sanglant tableau d'ensemble.

Artikel Unbekannt



Indomptable, de Vladimir Hernández (Asphalte). Mario, un informaticien de La Havane, un peu voyou sur les bords, est libéré de prison par de vrais truands qui projettent un cambriolage. Hélas, à l'issue du forfait réussi, il est laissé pour mort par ses complices et enterré avec son ami d'enfance dans une forêt. Il parvient *in extremis* à s'extraire de sa tombe et décide de se venger. Mais pour cela, il doit d'abord identifier le commanditaire du casse. Sans scrupules et usant de procédés violents, Mario remonte la piste du salopard. Né à la Havane en 1966 mais installé à Barcelone, l'auteur de SF Vladimir Hernández livre un premier polar très rythmé qui en dit long sur la situation actuelle de Cuba.

Mato Grosso, de Ian Manook (Albin Michel). Trente ans après un premier séjour, Haret revient au Brésil, dans l'État du Mato Grosso qui lui a inspiré un roman mettant en scène un meurtre aujourd'hui prescrit. Mais l'un des protagonistes de l'époque l'oblige à reconsidérer cette histoire et Haret replonge dans un passé qu'il a peut-être idéalisé pour s'absoudre lui-même de son crime. Bien servi par l'élégante écriture de Ian Manook, ce roman plein d'odeurs, de bruits et de saveurs raconte une belle histoire d'amour sensuelle et tragique, plombée par la jalousie. C'est également une superbe invitation à découvrir l'incroyable marais du Pantanal.

Le Parrain et le Rabbín, de Sam Bernet (Le Cherche midi). Milan, hiver 1943. Dans une école juive désaffectée, quinze jeunes et leur rabbin échappent de justesse à une rafle nazie en pleine nuit et, à marche forcée, luttant contre la peur, le découragement, la faim et le froid, tentent de rejoindre la Suisse. À New York, la communauté juive essaie en vain d'aider à distance les fuyards et, en désespoir de cause, se résout à demander l'aide de la Mafia avec une équation morale insoluble : Comment concilier la foi et le crime ? Ce roman d'une grande humanité souligne la force que confèrent de solides convictions religieuses face à l'adversité. Une belle réussite !

À l'ombre du pouvoir, de Neely Tucker (Gallimard, « Série Noire »). L'assassinat d'un jeune homosexuel noir et drogué dans un *no man's land* de Washington DC a toutes les chances de rester impuni. Sauf peut-être si la victime est issue d'une influente famille afro-américaine et que son cas intéresse Sully Carter, un vieux journaliste baroudeur revenu meurtri du

conflit bosniaque. Insensible aux pressions politiques locales, Carter affronte notables et policiers toujours aussi peu désireux de voir s'étaler leurs travers. Journaliste, Neely Tucker utilise avec talent le roman noir pour dénoncer le « côté obscur du rêve américain » et aborde ici le passé esclavagiste de la Capitale.



Minuit sur le canal San Boldo, de Donna Leon (Calmann-Lévy). C'est un vrai challenge qui est proposé au commissaire Brunetti puisque, pour adoucir les regrets d'une vieille dame amie de sa belle-famille, il doit découvrir pourquoi, quinze ans plus tôt, une adolescente a chuté dans un canal de Venise et est restée cérébralement handicapée. Brunetti relève le défi... En humaniste sincère, l'élégant commissaire pose sur ses concitoyens un regard toujours bienveillant, mais le pugnace flic est rusé et sait sonder les cœurs et les âmes pour débusquer la vérité. Ce vingt-cinquième volet des enquêtes de Brunetti est emblématique du succès de cette série popularisée par la télévision.

Jean-Paul Guéry



la Sadel

Coopérative au service des savoirs

7 rue de Vaucanson - Angers -
Tel 02.41.21.14.60 et www.sadel.fr

Dans la bibliothèque à Pépé

La chronique de Julien Heylbroeck

La fuite en avant, de Sylvain Saada - Éd. Jean Goujon - Engrenage n°31 1981

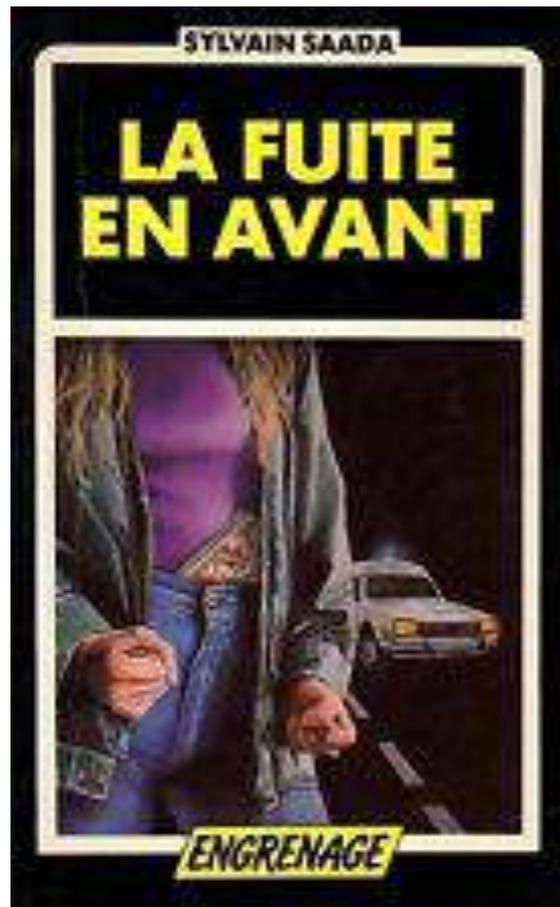
Marianne Berthier est une jeune femme rebelle, une écorchée vive que la vie plan-plan de ses parents, tenanciers d'un bar-pmu horripile. Avec son petit ami, Jeff, ils s'amusent à jouer aux petits délinquants, testent diverses drogues, bref, occupent leurs interminables après-midis.

Mais bientôt, Marianne, qui coupe les cheveux des vieilles rombières et des bourgeoises coquettes, entend les confidences de l'une d'elle, ce qui lui donne l'idée d'un coup visiblement aussi peu risqué que rémunérateur... Son petit ami se débîne, fatigué de jouer à cache-cache avec la police mais Marianne va trouver en ses parents, pris à la gorge par les dettes, des alliés de circonstance totalement imprévus. Et c'est parti pour un casse en famille ! Un cambriolage qui ne va pas se dérouler comme envisagé, forcément...

La collection « Engrenage » a été éditée par les éditions Jean Goujon jusqu'au n°32 et dirigée par Alex Varoux puis récupérée par Fleuve Noir qui va conserver la numérotation d'origine, en ajoutant la sienne (1 pour le n°33 donc). Cette collection va s'ouvrir à l'international sous la direction de François Guérif, notamment, avec le label « Engrenage international ». La collection compte au final plus de cent trente titres. Saada en signe deux, celui-ci et le n°71, *Face B*, co-écrit avec Fabre. Merci au forum *À propos de littérature populaire* pour ces infos.

Sylvain Saada est scénariste pour la télévision à présent. En 1981, il signe ce roman, d'après un scénario écrit en collaboration avec Jean Lassave.

La Fuite en avant est un polar social qui se déroule dans une petite cité HLM ravagée par la crise. L'usine a fermé, les travailleurs ont été licenciés... Ils ne consommaient déjà pas beaucoup quand ils étaient là alors maintenant que le quartier est vide, le bar peine à survivre aux factures et aux injonctions des huissiers. Armand Berthier, le père, est un peu mou, souvent indécis, sa femme se met la pression et voudrait vendre tant qu'il est encore temps mais le taulier refuse d'abandonner le bastion familial... S'en suivent des querelles sans fin et un climat familial détestable, que fuit Marianne en traînant dans le quartier avec ses amis.



Portrait acide mais très pragmatique d'une famille impactée par la pauvreté, le roman dresse également un tableau réaliste et touchant de tout ce petit monde : les jeunes désabusés qui grandissent alors que les Trente Glorieuses sont bel et bien de l'histoire ancienne, mais aussi les parents dépassés, par leurs gamins et par le monde actuel... Même les flics, qui traquent les bandes de gagne-petit voleurs de chaînes stéréo se sentent un peu perdus parmi tous ces perdants qui leur font presque pitié. Forcément, la rencontre entre toutes ces factions fera des étincelles, ça va salement dégénérer et chacun va y trouver à y perdre.

C'est pessimiste mais pas cynique. Le constat est triste, mais juste et mesuré. Pas de misérabilisme, pas de pathos, juste des paragraphes au style simple et concis qui posent l'ambiance et les sentiments, avec une certaine pudeur et une redoutable efficacité. Pas de manichéisme non plus dans cette chronique sociale qui n'oublie pas pour autant de maintenir un rythme prenant et qui vous embarque dans cette cavale familiale originale.

Julien Heylbroeck

LE BOUQUINISTE A LU

David Khara et « La Trilogie Bleiberg », chez J'ai Lu

David Khara est un homme hors pair, et il me semble important de revenir sur l'œuvre du bonhomme à l'occasion de la réédition des « Projets » en intégrale chez J'ai Lu. Je ne vais pas vous raconter ma vie... Si, en fait, si ! En 2000, sort chez un éditeur « impression à la demande » encore tout jeune et qui deviendra rapidement LA référence dans le milieu, le « Rivière Blanche » de Philippe Ward et consorts, un roman fantastique/thriller qui attire immédiatement l'attention de l'équipe informelle d'imaJn'ère. Pour résumer, un enquêteur new-yorkais dont la femme est décédée dans l'attentat contre les Twin Towers, et qui tente de surmonter sa souffrance dans une enquête sur un *serial killer*, fait la connaissance sur Internet d'un homme au langage désuet qui semble vivre une souffrance similaire et qui l'aide dans sa recherche du tueur en série avec efficacité. Ils décident de se rencontrer, et cet interlocuteur éclairé s'avère être un vampire. Le roman *Les Vestiges de l'aube* est réédité chez Michel Lafon, et sa suite, *Une nuit éternelle* au Fleuve Noir (Rivière Blanche/Fleuve Noir, la boucle est bouclée). On attend le troisième opus.

Nous décidons d'inviter en 2011, pour le premier festival imaJn'ère, David qui deviendra l'un des parrains de l'événement qu'il suit avec une fidélité toute à son honneur. L'année d'après sort chez Critic *Le Projet Bleiberg* un thriller qui va projeter son auteur dans le club très fermé des plus de cent mille exemplaires vendus. Eytan Morgenstein, le héros, va vivre sa trilogie avec aisance et reconnaissance du monde de l'édition puisque réédité chez 10-18 dans la collection « Grands détectives », et adapté en bande dessinée chez Dargaud avec une scénarisation de Serge Le Tendre, lui-même, et le dessin d'un « petit jeune » qui explose tout : Frédéric Peynet, qui utilise des angles de prises de vues totalement originales. Plusieurs projets cinématographiques ont fini dans le mur MAIS ce n'est pas fini, d'autres projets prennent vie.

Mais revenons à l'œuvre romanesque. La trilogie se compose du *Projet Bleiberg*, du *Projet Shiro* et du *Projet Morgenstein*. Si l'ensemble de ces romans possède son héros central, il est aussi parsemé de personnages secondaires d'une rare densité qui encadrent ou s'opposent au héros principal de manière souvent originale. Au contraire de héros sans profondeur entourés de compagnons faire-valoir, chacun des protagonistes possède une personnalité extrêmement différenciée et marquante. Cela

reflète l'extrême humanité de l'auteur. David Khara pourrait faire partie de la grande famille des écrivains qui ont réussi, hâbleur et gouaillieur. Il n'en est rien. Pour l'avoir fréquenté de nombreuses années, et avoir vu ses interactions avec ses lecteurs, il est clair qu'il donne à chacun avec une générosité sans égale. Inutile de dire que tout cela se ressent à la lecture de l'œuvre. Pas de faux-semblants : de l'amour, de l'action et un fond humaniste. Si le projet Bleiberg évoque les expériences faites par les nazis durant la Seconde Guerre mondiale, Shiro lui, s'intéresse aux exactions « scientifiques » japonaises contre les Chinois et Morgenstein au transhumanisme. Bien entendu, l'action est contemporaine, mais il existe un quatrième roman caché dans la trilogie qui évoque la jeunesse du héros principal, sujet s'il en est de crimes commis au nom de la science qui a bon dos, une fois encore. Ananas sur la Religieuse : David met en œuvre sa science consommée du *cliffhanger* au service de cette trilogie qui en rend la lecture continue. Bienvenue aux longues nuits passées à lire sans pouvoir les décrocher les « Projets » que je vous envie de parcourir pour la première fois.

Jean-Hugues Villacampa



PAUL MAUGENDRE A LU POUR VOUS...

Patrick S. VAST : Potions amères. Editions Le Chat Moiré. 2017

Une potion à déguster sans modération...

Les hypermarchés et les grandes surfaces commerciales, situés en dehors des villes, drainent la clientèle sans vergogne, ne laissant souvent dans les centres-villes que les miettes financières.

Pourtant, certaines échoppes continuent, bravant ce flot mercantile, à subsister, offrant des services, des conseils, des produits inconnus de la grande distribution ou jugés peu rentables.

Ainsi, à Béthune, dans une petite rue marchande, les époux Rogonot tiennent une herboristerie et, faut bien sacrifier à la mode, proposent également des produits bio. Aux côtés de ce couple sexagénaire, travaille Denise, l'employée trentenaire qui ne s'est pas remise de la mort de son fiancé cinq ans auparavant, puis de sa mère l'an passé. Elle s'enfonce tout doucement dans une vie morne, monotone, dénuée de sourires, et André Ansart, représentant en produits bio et secrètement amoureux d'elle, aimerait la voir revivre, si possible avec lui. Le destin de Denise bascule à cause de plusieurs conjonctions, qui s'avèreront néfastes pour certaines personnes de son entourage. Un lundi après-midi, elle est chargée par ses employeurs, Patrice, qui se remet doucement d'un problème cardiaque, et Germaine, une femme au caractère trempé dans ses décoctions amères, de déposer à la banque la recette du week-end. Deux mille euros dans une sacoche qui lui est subtilisée par un motocycliste.



L'individu peu scrupuleux, qui vient de s'adonner à ce vol à la tire, est sorti de la prison de Sequedin peu de temps auparavant. Gérard Bourgeois est un petit malfrat, et surtout un père de famille. Sa compagne Lydie, qui lui avait déjà donné

deux enfants, en a profité pour en avoir un troisième durant son absence, faut bien occuper ses journées. Seulement, cela ne paie pas le loyer, et c'est pour cela que Gérard a arraché la sacoche de Denise. Il retrouve un ancien codétenu, qui n'est pas si ancien mais c'est la formule consacrée, Abdel, qui lui aussi a besoin d'argent liquide. Pendant son incarcération, sa copine Sandra est devenue hôtesse d'accueil dans un bar montant, avec son consentement, et il voudrait bien la récupérer. Seulement cela a un coût, et

comme il n'a pas les fonds nécessaires, il lui faut trouver de quoi payer, rapidement, car quinze jours plus tard, la prime de débauchage sera doublée.

En attendant de monter leur coup, Gérard retrouve son ancien patron, vendeur de cycles. Entre-temps, le commerçant s'est reconverti dans les scooters, et Gérard devient le mécanicien attiré et vendeur. D'ailleurs, l'une de ses premières ventes, il va la réaliser auprès de Denise qui a reçu une pub dans sa boîte aux lettres. Elle pense que les déplacements motorisés dans la campagne pourraient être une panacée à sa morosité et sa déprime.

Et voilà comment en peu de personnages Patrick S. Vast construit une intrigue linéaire solide, voire machiavélique, reposant sur quelques protagonistes secondaires entourés de faire-valoir convaincants. Des commerçants voisins de l'herboristerie principalement, mais également un policier, un docteur à l'ancienne, c'est-à-dire qu'il se déplace au moindre appel de sa clientèle, une jeune fille handicapée mentale...

Le fil rouge est constitué par Denise, qui s'éprend de Gérard, lequel se joue de la jeune femme comme d'une marionnette ; par Caroline, l'handicapée mentale mutique ; et surtout par Germaine, l'herboriste.

Germaine et ses idées toutes faites, ses déductions hâtives, ses conclusions à l'emporte-pièce, son manque de réflexion, et son assurance dans ses analyses qui manquent de profondeur.

Si Patrick S. Vast dédie ce roman à Simenon, Steeman et Duchâteau, il peut logiquement se revendiquer comme l'héritier de Georges-Jean Arnaud, Louis C. Thomas, Boileau-Narcejac et de petits maîtres qui ont œuvré dans la collection « Spécial-Police » du Fleuve Noir, tels que André Lay et quelques autres, et dont la spécialité était le roman policier d'inspiration suspense psychologique. De l'action certes, mais pas de violence décrite inutilement, des moments de tendresse, et des personnages ancrés dans un quotidien, notre quotidien. Et c'est également le système de l'autodéfense qui est abordé, une réplique souvent employée par des commerçants spoliés mais qui se retrouvent souvent au banc des accusés.

Patrick S. Vast effectue un retour aux sources après avoir tâté, brillamment, du thriller à tendance fantastique, étoffant sa palette de romancier en verve. (240 p.- 9,50 €.)

Paul Maugendre

LES DECOUVERTES DE GERARD BOURGERIE

Seules les bêtes, de Colin Niel - Le Rouergue, « Rouergue Noir » - 2017

Les Causses. Ce 19 janvier, Évelyne Ducat a disparu laissant sa voiture au bord d'un chemin.

Alice, assistante sociale, raconte ses journées au services des gens de cette rude région. Son sacerdoce lui semble indispensable tant les payans ont du mal à vivre dans des fermes isolées. Certains se pendent de désespoir. Alice connaît d'autant mieux ce milieu que son mari, Michel, qui la délaisse, est un éleveur de vaches allaitantes. Si l'on veut gagner sa vie, ce métier laisse peu de loisirs. Aussi, Alice n'est pas heureuse. Quand l'occasion se présente elle séduit Joseph, un paysan timide et solitaire. Pendant ce temps, les gens du coin parlent : ils imaginent Évelyne Ducat morte de froid, tombée dans un avern, assassinée pour une histoire de couche-rie, etc. La gendarmerie enquête, en vain. Un jour, Joseph refuse de revoir Alice. Pourquoi ? Alice va le voir, insiste, et trouve son comportement étrange. En même temps, Michel se comporte bizarrement et tout à coup disparaît.

Joseph se confie à son tour : « Pourquoi cette assistante sociale veut-elle me voir si souvent ? Certes, j'ai besoin d'elle pour mettre de l'ordre dans mes papiers, mais de là à m'embrasser et me faire l'amour ! ». Au début, c'était bien, je me sentais moins seul. Tout a changé ce 18 janvier. La nuit le vent soufflait ; j'ai entendu du bruit, je suis allé voir mes brebis. Et là, à la porte de la grange j'ai découvert un grand sac ; dedans un corps. Le lendemain, alors qu'Alice surgissait, je me suis dépêché de cacher ce corps : une femme blonde, très belle, très morte. La radio du matin m'a renseigné : j'ai compris que Guillaume Ducat avait voulu me piéger pour se venger d'une vieille affaire de famille. À mon tour de faire le mort. Je planque le cadavre derrière mon tas de foin. Et les semaines passent. Et Alice me harcèle... Et les gendarmes interrogent tout le monde ; sans succès. Finalement, je me suis résolu, une nuit, à faire disparaître le corps dans un grand trou des Causses.

Maribé livre sa version de l'histoire : « Moi j'ai bien connu Évelyne. Je l'ai rencontrée dans un bar à Paris. Alors que j'étais un peu paumée, elle m'a dit plein de choses rassurantes... et nous avons fini la nuit à l'hôtel. Deux semaines après, je débarquais dans ce petit bourg des Causses. J'ai trouvé un studio, j'ai repris mon activité de couturière ; j'ai commencé à vendre mes créations sur les marchés grâce à un collectif d'artisans. Une vie heureuse mais dépendante d'Évelyne jusqu'au moment de Noël. Puis nos relations se sont tendues et le 18 janvier s'est produit un affrontement violent. Depuis, plus rien

hormis la visite d'un type bizarre, qui me déclare son amour et que je repousse avec force. »

Armand parle : « Je vis en Afrique ; je suis 'brouteur' ; huit heures par jour devant mon écran je pianote pour des sites de rencontre bidon ; ça marche souvent et je gagne bien ma vie si des gogos comme Michel croient tout ce que je raconte. » Pauvre Michel dont le destin a basculé par la faute d'Armand !

Avec ce roman choral, Colin Niel nous immerge dans la campagne froide et désolée des Causses où la vie est difficile. On y élève vaches et brebis ; on s'entraide quand il le faut. La terre reste une valeur sûre. Alice passe ses journées à reconforter les uns et les autres car l'isolement est un fardeau lourd à porter. Elle connaît bien les contraintes de cette vie à force de rencontrer les uns et les autres. Pour échapper à la morosité, chacun rêve... Alice se tourne vers Joseph pour des moments de plaisirs dont son mari est avare. Ce Joseph ne comprend rien de cette femme trop bien pour lui qui n'a que deux amours : son chien et ses brebis. Or un cadavre lui tombe dessus. Il devine que c'est un piège que lui tend le fils Ducat. Alors il se tait. Maribé rêve d'une nouvelle vie stable et d'un amour fidèle. Michel, qui n'aime plus sa femme rêve d'une créature rencontrée sur le Net. Il ne se doute pas que, ainsi, son destin est scellé. Armand espère « gagner la chance » par la magie du féticheur.

Impossible de ne pas aimer ce polar à quatre voix où chaque protagoniste cherche son bonheur. Impossible de deviner la fin...

Gérard Bourgerie



LA TETE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

REDACTION (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUERY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLEDE (1986), Paul MAUGENDRE (1986), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRERE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY RAMBAUD (2013) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien HEYLBROECK (2013) Julien VEDRENNE (2013)

RELECTURE : Julien VEDRENNE

ILLUSTRATIONS : Gérard BERTHELOT (1984) - Grégor (2011)

N°188 – Sept. / Oct.2017

Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58